

le libertaire

Fondateurs : Louise MICHEL et Sébastien FAURE

BI-MENSUEL

RÉDACTION-ADMINISTRATION
10, rue de Lancry
PARIS (X.)Compte Chèque Postal : Louis HAAS
10, rue de Lancry, n° 3580-80 Paris

Le Libertaire reparait...

CROQUEMITAINE

Hé là ! Homme ! Monsieur !
Hep ! Camarade ! Mon frère.
Je te fais peur ?
Ah je vois ! On t'a dit que j'étais anarchiste ! On t'a fait le portrait classique, probablement ! La bombe ! Le chambardement ! La destruction !
Enfant !

Hé oui, enfant ! Tu sais, le petit gosse, à qui on dit « Croquemitaine ! »

Tu ne sais donc pas encore que chaque fois que le gouvernant, le banquier, le prêtre, le bourgeois, voit se dresser devant lui la Justice et la Vérité, vite il fait fabriquer par son homme à tout faire : le journaliste ou le professeur, une image de cette Justice et de cette Vérité tellement laide, tellement méchante, que tu n'oses plus la regarder.

Où, je suis anarchiste, je suis libertaire.

Écoute ! Ne t'en va pas ! C'est peu de chose que ce que je veux te dire : seulement ce que c'est qu'un libertaire.

Un libertaire c'est un homme, un homme fait de chair et de sang exactement comme toi. C'est un petit homme, comme toi. Une femme l'a porté dans son ventre pendant neuf mois. Elle a souffert pour le mettre au monde, exactement comme la femme dont le ventre t'a porté.

La seule différence qu'il y ait entre le libertaire et l'homme du siècle, c'est que le cœur du libertaire est peut-être un peu plus grand que celui de l'homme ordinaire. Son esprit aussi est un peu plus élevé, simplement parce qu'il a réfléchi à certaines choses plus profondément que d'autres.

Mais il n'y a là que qualité acquise, car on ne naît pas libertaire. ON LE DEVIENT.

Le libertaire, c'est l'homme qui croit de tout son cœur que l'individu a comme premier droit : la Vie.

Il croit que tous les hommes ont ce même droit, et qu'ils sont tous égaux devant ce besoin : Vivre.

Il a agrandi certains mots suivant la mesure de son cœur et de son intelligence : par exemple le mot Patrie représente pour lui : la Terre des Hommes. Le mot Bonheur, il le comprend mieux que personne, mais il l'étend à tous ses frères, et il prétend que l'homme ne peut pas être complètement heureux, si tous les hommes ne le sont pas.

Il est contre la Société. TELLE QU'ELLE EST... parce que cette Société n'a rien de social et que lui, il est SOCIAL.

Il est contre tous les gouvernements, sans exception parce qu'il en a reconnu l'inutilité et la mal-faisance ; parce que le gouvernement (qu'il s'appelle : Eglise, Royauté, République... ou de tout autre nom), n'est et ne peut qu'être le soutien d'une classe de privilégiés et le maître tout puissant de milliards d'esclaves qui travaillent, meurent, et souffrent pour que les privilégiés ne travaillent pas, vivent mieux, souffrent le moins possible et s'enrichissent.

Alors, mon frère, tu dois comprendre maintenant pourquoi on t'a crié : « Croquemitaine ! »

Mais regarde-moi bien en face.

Est-ce que tu as encore peur ?

Alors, donne-moi la main.

Et maintenant, rentre chez toi, et réfléchis.

Au revoir, camarade. A bientôt.

Après un silence qui lui fut imposé par les circonstances depuis Août 1939, LE LIBERTAIRE reparait enfin !

Il n'a pu le faire plus tôt, pour des raisons à la fois simples et fléissables pour le mouvement dont il est le moyen d'expression.

En effet, en septembre 1939, alors que la mobilisation générale dispersait les militants, la réaction du gouvernement Daladier s'abaissait sur notre mouvement ; et pourtant, nous, nous ne pactisions en aucune façon avec l'hitlérisme.

Durant l'occupation allemande, la répression s'étant aggravée et les arrestations multipliées, la voix de la Raison ne pouvait se faire entendre publiquement.

C'est alors que nous fîmes paraître clandestinement un bulletin intérieur (LE LIEN) qui aide à notre regroupement.

Dans les colonnes de ce bulletin, des questions doctrinales et tactiques furent débattues. La lutte anti-fasciste y trouvait la large place qui lui revenait logiquement, mais elle y était néanmoins appréciée à sa juste valeur, car, jamais, elle ne nous apparut comme une fin en soi.

En effet, nous ne confondons pas les moyens et les agissements circonstanciels qui en découlent, avec les buts que nous poursuivons.

Libertaires nous fûmes, libertaires nous demeurons, libertaires nous entendons demeurer quoi qu'il advienne.

Que les ennemis de la liberté, les oppresseurs du peuple se succèdent, notre position doctrinale, elle, demeure inchangeable. Si notre activité peut varier dans ses formes, nos principes fondamentaux — n'en déplaçant à certains doctrines trop pressées — sont immuables et ne sont pas à « réviser ».

En raison même de cette ferme détermination d'ordre idéologique, malgré la part active que nous avons prise à la lutte contre l'hitlérisme...

— forme exaspérée du militarisme, du nationalisme, et du protagonisme du racisme — nous n'avons pas cessé de dire, en toutes occasions, ce que nous pensions du capitalisme et de tous les gouvernements. Ainsi, nous ne nous sommes jamais départis d'une position révolutionnaire qui est notre raison d'être.

Notre action « résistante » ne pouvait donc se borner à combattre effectivement la seule oppression, hitlérienne, car elle dépassait, dans ses buts, les objectifs de tous les secteurs de la « résistance officielle ».

Et donc, si, individuellement — notre haine pour l'opresseur nous y poussant — nous étions au premier rang, et si bien des nôtres sont tombés dans cette lutte contre le nazisme, nous ne pouvions, en tant que mouvement, pactiser avec la résistance, dite « officielle ».

C'est en raison de cette attitude conséquente et parfaitement logique, que LE LIBERTAIRE n'a pu reparaitre plus tôt. Nous ne songeons d'ailleurs pas à nous en plaindre auprès des représentants du Pouvoir, car de tels obstacles nous font honneur.

Quels que soient notre dégoût et notre amertume

LE MOUVEMENT LIBERTAIRE

Lire la suite page 3.

A NOS LECTEURS

Il fallait que le LIBERTAIRE reparaisse, tout nous y obligeait : la situation actuelle et l'impatience de nombreux camarades déplorant que notre voix ne se fasse pas entendre.

La hâte que nous y avons apportée fait que la présentation de ce premier numéro s'en ressent. Nous avons eu à surmonter des difficultés d'impression, avec des imperfections typographiques importantes (dont quelques-unes malheureusement subsistent).

Dès le prochain numéro, nous comptons remédier à cet état de choses, en donnant à notre journal, la tenue que tous nos lecteurs en attendent.

Nous n'avons pu également insérer des articles d'actualité ou de doctrine qui trouveront normalement leur place dans l'avenir.

De tout cela, nous nous excusons. Le principal est fait :

LE LIBERTAIRE REPARAIT

La Rédaction.



1918

1918 fut une défaite pour l'Internationalisme des peuples.

Nous ne devons pas recommencer 1918.

Rappelons son bilan :

On nous avait promis que la guerre pour laquelle étaient partis nos pères serait la dernière.

Depuis, nous avons connu les conflits sino-japonais, la guerre du Rif, celles de Syrie, d'Abysinie, les événements d'Espagne, sans parler des multiples incidents de frontière polonais, allemands, russes, balkaniques, et enfin la guerre mondiale qui n'a pas encore pris fin.

On nous avait dit que le militarisme prussien était à l'origine de tous les conflits et que, débarrassé de lui, l'humanité pourrait vivre la grande ère fraternelle.

Or, la paix n'était pas même conclue que le Maréchal Foch écrivait :

« Les Boches se sont bien battus, je ne retirerai pas leurs armes à d'aussi bons soldats ».

Ce qui fut fait et qui permit vingt ans plus tard de voir « le classique épouvanté » du militarisme prussien à nouveau menacer le monde.

Était-ce pour cela qu'étaient partis nos pères ?

On nous avait dit que, l'Allemagne désarmée, toutes les nations du monde désarmeraient à leur tour. (La chose est même écrite en toutes lettres dans certain traité de Versailles.)

Ayant refusé de retirer ses armes à l'Allemagne, tous les gouvernements purent arguer du prétexte de la sécurité pour, non pas maintenir leur budgets de guerre, mais les élever à des sommes qu'ils n'avaient jamais atteintes dans le passé et qui sont absolument vertigineuses : 70 à 80 pour cent des impôts s'y trouvaient engouffrés et l'on comprend combien le budget de la santé publique et des œuvres sociales pouvait se trouver négligé, abandonné, mis à l'écart.

On nous avait promis qu'un jugement de la guerre et de ses responsables, en particulier du Kaiser, aurait lieu.

Non seulement Guillaume II qui mourut dans son lit à un âge plus que respectable ne fut jamais jugé, mais pas davantage il n'y eut de règlement de comptes. La correspondance secrète ne fut jamais mise à jour, les complications internationales d'avant et de pendant la guerre, politiques ou financières, ne furent jamais dévoilées (au moins officiellement) et jamais inquiétées en tous cas.

Au nom de tous ceux qui sont morts durant la tourmente, au nom des invalides, des blessés, au nom de toute une génération qui eut son content ni de corps ni de cœur, ni d'esprit, la société de demain ne doit pas voir les déshérités — qui ont payé le plus lourd tribut de la guerre — végéter dans la misère, le chômage et la souffrance, devant des responsables camouflés et des complaisants enrichis.

Ne pas permettre à l'histoire de se renouveler doit être la tâche de tous ceux qui œuvrent et de tous ceux qui pensent.

Qu'est-ce que le Mouvement Libertaire ?

Le « MOUVEMENT LIBERTAIRE » est l'émanation des deux courants libertaires qui existaient avant l'autre guerre : l'Union Anarchiste (U. A.) et la Fédération Anarchiste de langue française (F. A. F.).

C'est sous l'occupation hitlérienne, dans la clandestinité, que s'est constituée la nouvelle organisation.

Nous sommes heureux de pouvoir affirmer aujourd'hui que cette Unité organique tant souhaitée, au sein de laquelle toutes les tendances de l'anarchie ont leur place, est pleinement réalisée.

Il en résultera une unité de vue et un ensemble dans l'action, qui faciliteront beaucoup la tâche de tous.

Nous attendons beaucoup de la création du « MOUVEMENT LIBERTAIRE ». Et le lecteur en recueillera, lui aussi, tous les bienfaits.

A ceux qui veulent se joindre à nous

Que ceux des nôtres qu'il ne nous a pas été possible de toucher et qui le seraient par ce journal nous écrivent.

Que ceux qui, bien que n'ayant encore jamais milité dans nos rangs, voudraient se joindre à nous nous écrivent également.

S'ils ne connaissent aucun groupe dans leur localité ou région, nous les mettrons en rapport avec ceux dont ils sont géographiquement le plus rapprochés.

C'est par le canal de ces groupes qu'ils recevront les renseignements nécessaires.

Pour toutes adhésions ou demande de précisions, écrire : MOUVEMENT LIBERTAIRE, 10, rue de LANGRY, PARIS (X^e) C.C.P. Laurant 589-76 Paris.

Liberté, liberté chérie...

AIR CONNU

Libre!

Je suis libre! Tu es libre! Nous sommes libres!

Quelle chose magnifique! Pouvoir penser ce que l'on estime juste! Pouvoir dire ce que l'on pense! Pouvoir écrire ce que l'on dit!

Après le pain, la liberté est vraiment la plus belle nourriture de l'homme.

Le Pain! La Liberté!

Je voudrais trouver un troisième mot. La Paix?

C'est du plagiat. J'ai déjà entendu ça. Je ne sais plus où, mais je suis certain de l'avoir entendu!

Alors, mettons: la Justice.

Voilà: le Pain! La Liberté! La Justice!

Mais on ne peut tout avoir à la fois. Et pour le moment emmêlons-nous de liberté.

Libre! Nous sommes libres! Tu es libre! Je suis libre!

Jamais, non jamais, ce peuple ne saura, comme il convient, remercier les hommes qui lui ont rendu ce bien précieux entre tous: la Liberté!

Partout ce mot résonne, frappe nos regards, nous poursuit.

A longueur de journée la radio le clame; la voix vibrante des gouvernants actuels le lance sur la cité, sur le pays tout entier; les journaux l'impriment en toutes sortes de caractères.

Ded Rysel, la concierge du 22, le bougnat du coin, le facteur, le mécanicien, le juge et le soldat le crient: « Libres! Nous sommes libres! »

Il y a bien quelques mécontents, quelques insatiables qui prétendent que..., qui insinuent que..., qui affirment cela !..

Mais quoi! Il est si facile de leur répondre:

« UN PAYS EST LIBRE QUAND SA PRESSE L'EST ».

Or, notre presse est libre n'est-ce pas? Alors?

Et la preuve que notre presse est libre, c'est que tous les journaux ont le droit de paraître.

C'est que, si je veux, je puis dire que j'ai froid, et que je vois, avec angoisse, l'hiver arriver.

Je peux dire aussi que ce siècle est un siècle de fous et de malhonnêtes gens. Parce qu'un vingtième siècle qui n'a su organiser que le froid, la faim, la torture, la délation, les ruines et la mort...

N'est-ce pas?

Je peux dire aussi que l'épuration n'est qu'une vaste escroquerie. Que par exemple le fait d'avoir arrêté Sacha Guity est un acte odieux et que celui de le relâcher est un acte ridicule... (Pantins et groutettes).

Je peux dire encore que si vraiment Georges Claude est l'inventeur du V. I., j'en demande pour quoi on ne le pique pas. Comme on devrait piquer tous les savants qui mettent la Science au service de la Mort.

Je peux écrire que le patriotisme est vraiment une chose curieuse. Au nom des mêmes soi-disant principes, les patriotes se jugent, s'étripent, se pillent. Se salissent les uns les autres. Avec les mêmes mots, avec les mêmes fausses raisons, avec la même musique pour les mêmes buts. Qui ment?

Je peux écrire encore qu'aucune solution vraiment honorable du grand problème humain ne sera apportée par ce jeu de massacre. Que tous les milliards

que l'on trouve pour détruire seraient mieux employés pour bâtir.

Je peux aussi affirmer qu'une immense odeur de combine plane sur la terre toute entière. Ça sent le pourri et le malheur des hommes!

Que l'Eglise a fait faillite!

Que si vraiment l'homme veut enfin trouver un peu de bonheur, il doit venir à nous. Que seuls, nous sommes logiques. Et que la Justice est de notre côté.

Que le contraire de « liberté » c'est « esclavage ».

Si je ne pouvais pas écrire tout cela, c'est que je serais en esclavage.

Chose impossible. L'esclavage est mort.

Alors, nous sommes libres! Tu es libre! Je suis libre!

Vive la Liberté!

P. S. — Et la preuve formelle que nous sommes vraiment libres, c'est que « LE LIBERTAIRE » est envoyé à ses abonnés sous pli fermé.

ENTRE NOUS

Dans la Bestialité déchaînée de ces années de folie meurtrière, nombreux sont les camarades dont nous sommes sans nouvelles. Nous aimerions que les amis de province nous informent sur nos camarades qui furent victimes de la fureur d'assassins innombrables. Beaucoup des nôtres ont été emprisonnés de longs mois, sinon de longues années. D'autres se trouvent encore en Allemagne dans les camps de représailles.

R. COLLIN, d'Orléans, est mort de mauvais traitements et de manque de soins, dans l'un de ceux-ci.

FRED DURTAÏN (DUVERGER)

a été assassiné par la Milice après avoir été torturé d'une manière épouvantable.

Eugène HUMBERT a été tué, à la prison d'Amiens, dans un bombardement aérien, à quelques jours de la Libération.

Nous n'entendrons plus l'orateur populaire BASTIEN, ni le prestigieux SEBASTIEN FAURE, disparus dans cette tourmente sanglante, après avoir, toute une vie, chanté l'amour et la fraternité.

Citons encore : Gabriel GOBRON, Lucien HUART, COLIN BARBEDETTE, VIGNE D'OGTON.

Au fur et à mesure que les renseignements nous parviendront, nous tiendrons nos amis et lecteurs au courant dans nos prochains numéros.

En attendant, Hé! les jeunes, il y a des vides à combler.

A l'inter-groupe de PARIS, nous avons à déplorer la mort d'un de nos bons camarades : BARAÏNCOU. Il avait la soixantaine.

Renversé par une automobile, il est décédé le 7 décembre à l'Hôpital Saint-Louis, des suites de ce stupide accident.

Nous perdons en lui un excellent compagnon, d'une verve remarquable, d'un langage coloré, et dont le cœur était aussi élevé que l'érudition.

Dans notre prochain numéro :

Les Jeunes
Les Vieux
Le problème espagnol
L'Eglise
et des Chroniques

Barcelone, Mai 1936

Déjà huit ans

Callé de la Union—du Barrio Chino aux Ramblas. Au 19, le siège du journal anarchiste « Tierra y Libertad ». Deux grandes pièces à l'étage. Des rayons bourrés de livres neufs. Des paquets empilés dans un coin, prêts pour l'expédition. Aux murs, quelques affiches, des compositions en chromo, violemment colorées: Ferrer à Montjuich, Sacco et Vanzetti sur la chaise électrique.

Des litres d'ouvrages accrochent les yeux, un recueil de poésies subversives: «Dynamita Cerebral» et «Palabras de un Rebelde», de Kropotkine.

Un grand comptoir sur lequel traînent des bouts de ficelle.

Durruti vient aussi. Visite inattendue. Tout le monde le croit encore à la clinique où il vient d'être opéré d'une hernie. Il ne s'est décidé à se faire opérer que parce qu'il a jugé la situation stabilisée pour plusieurs semaines.

C'est sa première sortie. Un peu amaigri, la figure creusée, mais toujours cette impression de force et de volonté que dégage son corps de luteur.

Il se questionne à propos de sa santé. Lui expédie une brève réponse et aussitôt parle de la situation, reprend contact, cherche la température. Ses ruminations forcées de l'hôpital lui sont restées comme un poids dans la tête et il se libère brusquement.

C'est le revirement subit de Caballero qui vient d'être promu au titre de Lénine espagnol, après avoir été de toutes les combinaisons, de tous les tripotages, de toutes les entreprises de sauvegarde du régime et cela depuis des dizaines d'années.

Les phrases révolutionnaires du vieux politicien retiennent les éléments gauchistes de l'U. G. T. et des Jeunesses socialistes qui pressentent de l'influence et gagnaient sur les vieux réformistes.

Cette comédie irrité Durruti, dérange sa conception de la géographie politique.

Il termine par une phrase brutale, une formule d'orateur: «Le sang de nos morts ne doit servir à Caballero.»

En Aragon

Au plus fort des discussions dans les assemblées de village, celui, qui s'estimaient être victime d'une injustice de par les décisions adoptées déclarait: «J'irai me plaindre à Durruti», et il le faisait.

L'arrivée de Durruti constituait un événement. Sitôt l'auto arrêtée, les paysans et les miliciens l'entouraient, le questionnaient: «Comment ça va? — Quand attaquerons-nous? — Il faudrait une bataille! — Je n'ai plus d'espadrilles! — Durruti, il manque des pièces à l'armurerie. Durruti, nous avons enlevé un troupeau de moutons aux fascistes.»

Un autre serait devenu fou. Lui se trouvait à l'aise. Il répondait à l'un, à l'autre, jetait un coup d'œil à la ronde pour se fortifier de tous ces regards confiants, de ces têtes rendues sages, parfois, par la barbe inculte et les chapeaux gondolants — qui dénotaient l'envie de se battre.

Après une brève visite aux comités de guerre, il parlait avec les délégués des centuries pour visiter les positions.

Le même accueil l'attendait dans les lignes. Chacun le saluait de la voix, l'interpellaient directement.

Il prononça quelques discours, notamment à Bujaraloz et à Pina. La place était noire de monde en ces occasions et la foule écoutait sans un bruit, arrachée tout-à-coup à ses préoccupations de détail, élevée au niveau de la lutte gigantesque qui se livrait sur l'ensemble de la Péninsule et passionnément le monde ouvrier. Elle n'applaudissait pas, suivant l'habitude des auditeurs des réunions



anarchistes, mais après le discours elle poussait les vivats pour la CNT, pour la FAI et pour le communisme libertaire.

Ces harangues n'étaient pas inutiles.

La population, déjà rendue sympathisante grâce au contact journalier des miliciens et au rapport avec les comités, comprenait facilement les paroles simples de l'orateur.

La tradition d'exploitation et de caciquisme s'écroulait d'un seul coup. Les champs à tous, les machines agricoles municipalisées, les logements gratuits, cela semblait tellement invraisemblable que les paysans avaient besoin de s'habituer à la nouvelle organisation, de perdre le respect teinté de crainte qu'ils avaient à l'égard des comités semi-militaires, semi-politiques et d'entrer de plein pied dans l'exercice de leurs droits, de se familiariser aux rouages des syndicats et des organismes responsables, de participer activement à la gestion des affaires communes.

Obsèques

Le cortège passe par l'endroit où est tombé Francisco Ascaso le 19 juillet.

Retour au passé.

Un vieux passé déjà, presque de l'histoire.

Cette foule immense qui suit silencieusement le corps.

Le souvenir monte jusqu'à la gorge, jusqu'au cerveau.

La F. A. I. de la vieille tradition a repris son pouvoir sur le peuple de Barcelone.

Le matin les stocks d'insignes et de pochettes aux couleurs anarchistes ont été ralfés.

Devant la pierre qui rappelle le sacrifice d'Ascaso, le sentiment populaire se fait plus sentimental, presque tendre.

Mais si certains pensent à un retour de la toute puissance de la FAI, déterminée des centres gouvernementales et des tutelles étrangères.

Malgré les consignes officielles la même question revient: «Qui a tué Durruti? Qui a voulu tuer la FAI, la vraie, celle qui manie la bombe, hait les politiciens et crache sur les décorations?»

Des miliciens disent que l'enthousiasme qu'ont soulevé les colonnes cenetistes à Madrid a généré les dirigeants gouvernementaux de la capitale, que dès le début il y a eu hostilité entre Miaja et le comité représentant les forces anarchistes de renfort.

Durruti a été touché à la Montcloa, à plusieurs kilomètres des lignes.

Une sourde inquiétude monte.

De gros nuages crévent. Il ne sera pas possible de réfléchir plus avant. Des torrents d'eau se déversent sur la multitude qui se désagrége, se disperse, fuit.

C'est fini pour l'enterrement populaire. Il ne reste plus que les autos qui foncent derrière la voiture emportant le cercueil.

Parmi les tombes, ils ne sont plus que quelques centaines d'amis ruisselants, trempés.

Loquette, les yeux brûlés par les larmes. Garcia Oliver impassible, fixe une tombe; Ruau, droit, la main sur son Colt, semble songer aux massacres réparateurs.

Lourd et grand, le cercueil ne peut entrer dans la niche.

Deux miliciens brisent à coups de crosse la chaîne et le cadenas d'un caveau vide.

Durruti repose enfin.

Les autos démarrent.

Yoldi, blessé quelques jours auparavant à l'endroit même où tomba Gori, est là, la jambe plâtrée, dans sa voiture.

Chacun repart, pour s'isoler, pour réfléchir, pour s'accoutumer au vide que rien ni personne ne pourra combler.

Barcelone ouvrière se recueille et se salue des souvenirs du triomphe de juillet.

Barcelone anarcho-fairiste calcule et déplace ses pions.

Durruti est bien mort.

Du fascisme d'hier à la liberté de demain

L'Italie fasciste

Comment le fascisme est-il arrivé ?

Le fascisme, comme chacun sait, est né en Italie en 1922, des suites de la guerre 14-18. L'Italie est appauvrie, elle n'a qu'une industrie de transformation. Pour avoir des matières premières, elle manque de devises et, à cause du chômage, le prolétariat italien montre une inquiétante activité révolutionnaire. L'Italie va-t-elle devenir une seconde Russie ? La finance internationale, qui pourrait pallier au désordre économique, veut des clients plus sérieux.

La Banque, la grosse industrie, la haute bourgeoisie trouvent leur homme en Mussolini; mais à défaut de Mussolini, elle en aurait trouvé un autre; car le fascisme n'est pas le régime édifié par un homme, par un clan ou par un parti; mais par le système capitaliste lui-même.

La preuve : l'Italie fasciste trouve des capitaux dès le début. Capitaux prêtés par des pays démocratiques, en l'occurrence (emprunts Morgan).

L'homme par lui-même n'est rien. Ainsi, Mussolini exerçait, paraît-il, un pouvoir absolu. Eh bien ! non. Tant que Mussolini soutenu par le capitalisme italien lui donnait en retour la sécurité vis à vis de la classe ouvrière, des « affaires » rentables : conquête de l'Abyssinie, grosses commandes, on le laisse opérer à sa guise. Or, il a fait une gaffe, et de taille. En Juin 40, la France est abattue, l'Angleterre menacée, l'Allemagne fait figure de nation victorieuse. C'est le moment de prendre une part du gâteau. Le capitalisme italien exulte ; il laisse les mains libres au duc. Celui-ci joue... et perd ! Vous connaissez la suite, comment on l'avait mis sous clefs, et l'enlèvement héroïque.

L'Allemagne nazie

Quoiqu'il en soit, le fascisme implanté en Italie par force arrive en Allemagne onze ans plus tard. L'Allemagne vaincue paye un lourd tribut. Son cheptel déjà bien faible est encore réduit par les impositions des vainqueurs.

Elle a eu faim au cours de la guerre ; elle aura faim encore après la guerre par suite du blocus économique succédant au blocus militaire. Les travailleurs, les petites gens sont très touchés par la faillite monétaire. Le chômage est effrayant. Les ouvriers s'organisent dans les syndicats en nombre considérable. Il faut trouver une solution, autrement on ne sait ce qu'il adviendra. Déjà les capitalistes allemands avaient formé un organisme paramilitaire (casques d'acier) mais Hitler, plus dynamique, devait l'emporter grâce à ses principaux bailleurs de fonds (firmes Krupp, Thyssen et Skoda, filiale française de Schneider).

Hitler, battu en 1932 par Hin-

denburg aux élections présidentielles, ayant malgré tout réuni un nombre respectable de voix, est nommé premier ministre par son rival de la veille et prend le pouvoir d'une façon légale. Maintenant qu'Hitler a perdu, qui commande en Allemagne ?

L'Espagne

Tout le monde se souvient de l'affaire espagnole et d'autres camarades en parleront dans le Lib. plus pertinemment que moi. Encore nous faut-il constater que le prolétariat espagnol donnait des signes d'agitation : il fallait absolument lui barrer la route.

La France «républicaine»

Et pendant ce temps, en France, les ouvriers continuaient à penser : « Le fascisme ne pourrait pas exister ici ».

Cependant, depuis la crise économique mondiale, la classe ouvrière aussi marqua de l'énervement. Les divers aspirants dictateurs : Weygand, Chiappe et de La Rocque ayant échoué, le fascisme essayait de s'implanter quand même, par la ruse.

Les gouvernements Blum, Chautemps préparent le lit à Daladier, chef d'un parti « anti-fasciste » qui, en compagnie de Paul Reynaud, fait une large politique de répression. Qu'on en juge.

Daladier et Reynaud s'attaquent aux 40 heures, une des meilleures conquêtes ouvrières. Si dans les pays fascistes le droit de grève est aboli, Daladier l'abolit en fait en brisant militairement la grève des usines Renault. Il fait même emprisonner des ouvriers en bloc, sans preuves et, à la reprise du travail, les ouvriers trouvent la garde mobile qui les surveille. C'est déjà raide, mais il y a mieux. Si dans les pays fascistes les Chambres sont abolies, Daladier, lui, proroge les élections de deux ans, en attendant mieux et afin de garder le pouvoir.

Lui qui s'était présenté devant ses électeurs comme un champion de la liberté, il dissoudra un parti politique avec lequel il était auparavant allié.

Que les pays à dictature instituent chez eux le travail obligatoire, ils trouvent un militaire dans notre gouvernement d'avant-guerre qui réquisitionne et mobilise les cheminots pour faire avorter la grève du 30 Novembre 1938, et la veille de la guerre, il mobilise des femmes dans certaines industries et plus d'une passera le conseil de guerre pour absence illégale au travail.

Voilà la situation de la classe ouvrière française quand elle est partie pour la guerre « anti-fasciste ».

Guerre capitaliste

Les libertaires, profondément antifascistes, n'ont ménagé ni

leur peine ni leur sang en Espagne. C'est que là ils faisaient à la fois la guerre et la révolution. La classe ouvrière essayait de prendre en main son destin. Dans la guerre actuelle, ce n'est pas la classe ouvrière qui tient les rênes, mais les gouvernements ; la situation n'est donc pas comparable.

Et maintenant une histoire de fous.

Tout le monde, tous les partis prévoyaient la guerre depuis déjà longtemps. Quant aux gouvernements, ils étaient fixés.

Le Comité des Forges alimentait l'Allemagne en minerai. Ce sont des fascistes, direz-vous. Peut-être ; mais il ne pouvait faire cela qu'avec le consentement des divers gouvernements français.

Le journal L'Humanité menait une vie campagne contre les magnats du Comité des Forges. Celui-ci, en retour, nous révéla que le manganèse est absolument indispensable pour la guerre et que la Russie en livrait à l'Allemagne de très grosses quantités.

Tout le monde se souvient du litige violent qui opposa le Naphtha Syndical russe aux services financiers italiens qui décident de geler les crédits russes.

Drôle de guerre. On a mobilisé en 39 pour garantir les frontières de la Pologne et voilà qu'il est question de la déplacer. Drôle de guerre et drôle de paix.

Régimes de demain

Si à la veille de la guerre, le fascisme essayait de s'implanter dans toute l'Europe, il ne faudrait pas croire qu'il sera anéanti par la disparition d'Hitler et de Mussolini.

Au milieu des ruines accumulées sur le monde, l'occasion sera belle de parler de mesures nouvelles.

Il est d'ailleurs curieux de voir que pays fascistes et pays anti-fascistes déclarent également vouloir démolir les trusts. Dans les deux camps, pour demain on promet le « socialisme ».

Le « socialisme » sera de relever les ruines avec des méthodes de travail « anti-capitalistes ». Déjà le ministre Mendès-France nous a prévenu qu'avec les méthodes d'avant-guerre, nous en aurions pour quinze ans. Ce pourrait donc être la fin effective des 40 et même des 48 heures. On prendra prétexte de la ruine du pays pour fixer les salaires dans les prix doux, on fera appel à « l'esprit réaliste » des dirigeants de la C.G.T.

Déjà, en Belgique, en Grèce, on essaie de mater la classe ouvrière par la force.

Nous en sommes là !

Abonnez-vous

Voir en quatrième page
conditions et bulletin
d'abonnement

11 Novembre

DE LA NATION A L'ARC DE TRIOMPHE

La terre, comme chacun sait, n'est jamais immobile. Tournant sur elle-même, tantôt près, tantôt loin d'un soleil qui, lui-même...

N'empêche que, à force de bourlinguer, elle accomplit ce que les astronomes appellent sa révolution.

En vertu de lois mécaniques et naturelles.

Comment voudrait-on que, dans un univers où tout s'agite, le prolétariat ne s'agite pas ?

Remuë, lui aussi, peut-être à son insu, par des forces centrifuges et centripètes, il bouge, le prolétariat. On ne pas aller jusqu'à dire qu'il fait, lui aussi, sa révolution, mais tout de même, il bouge ! Et quand il bouge, ça fait du bruit.

Et il ira loin, s'il continue.

Parti d'abord de la Bastille, sous la conduite de son Daladier — qui fut tout de même un prodigieux marchand de gloire à la sauvelette — il en est arrivé bientôt à la Nation.

Or, quand on en est à la Nation, on est si près de la Cor-

corde qu'il n'y a qu'un pas, comme chacun sait. Vite franchi ! Juste le temps de déclarer une guerre et de transformer le Front popu en Front national.

Car maintenant, dans la classe ouvrière, on est Front nationale.

Par intérim.

Il est tout de même fier, le brave prolo; car, malgré tout, on lui a permis d'être un tout petit peu de la revue.

Oh ! bien sûr, il eût préféré être du défilé du matin, avec les brillants officiers, les vestes rouges et toute la clique.

Enfin, c'est déjà quelque chose d'entrer dans la voie triomphale. Et la queue, il en a l'habitude.

Marche prolétariat !

Marche ! Et un jour, à force de défilé dans les rues de Paris, tu trouveras la voie.

Et tu l'engageras bien, sans tambour, ni trompette, mais résolument, dans la rue de la Paix.

Car il doit bien y avoir des « rues de la Paix » un peu partout ? En Angleterre, en Amérique, en Allemagne, et ailleurs...

THÉÂTRE
CINÉMA
MUSIC-HALL
ET RADIO

L'élite

Bien sûr, ici, nous ne sommes pas pour vouloir ignorer ce que l'on appelle : les artistes ! (Eux mêmes se prétendant, et très sérieusement, « élite »).

L'Art est utile à la Société. Et l'artiste, au même titre que le médecin, le laboureur ou le mineur, y a sa place.

Mais tout de même ! Connaissez-vous une corporation qui fasse autant de bruit, qui déplace autant d'air ?

C'est à croire que le monde entier gravite autour d'eux !

Quelque jour, nous nous pencherons sur leur cas avec une attention toute particulière. Pour aujourd'hui, il nous suffit de les rappeler à un peu de décence.

Nous croyons, en effet, qu'il est des choses beaucoup plus importantes à traiter, et nous enrageons de voir gâcher autant de papier à leur sujet. D'autant que les neuf-dixièmes parmi eux, ne sont guère intéressants.

L'Art est une des choses les plus atteintes par le mal du siècle. L'argent est passé par là aussi, et a laissé dans ce domaine sa marque la plus profonde et la plus infamante.

Quelques-unes des branches de l'Art sont malades : La peinture, la musique, la poésie.

D'autres sont véritablement gangrenées : le cinéma, le music-hall.

Il n'y a qu'à les voir.... « s'épuiser ». Il n'y qu'à lire la publicité qu'on leur fait... ou qu'ils se font. On comprend tout de suite.

C'est triste et bête ! Comiquement triste ! Et tristement bête !

Que de journaux qui se plaignent du manque de papier, consacrent temps et matière à nous raconter que la même Pilaff a fait évader 118 prisonniers (quel tempérament !) c'est bête et un peu écœurant.

Qu'ils consacrent deux ou trois colonnes à nous vanter la peinture de tel peintre, à la vue de laquelle pourtant aucun être sain ne peut retenir des nausées... c'est risible.

Qu'ils perdent des pages entières pour « lancer » les nouveaux poètes, ceux de la Résistance (hé quoi ! Le danger était donc bien grand à écrire

des poèmes chez l'oncle Emile de Beauvallon ?) c'est triste.

La Radio (médiocre, tellement médiocre !) tourne à trust. Celui qui peut attraper une émission « se » sert, mais ne songe pas une seconde à servir son art.

Le music-hall (médiocre, tellement médiocre !) reste, lui, un trust. Divans et pourcentages sont les atouts maîtres des vedettes ou des ambitieux.

La chanson, cette forme magnifique de l'art populaire en train de crever. Que d'années ! Que d'années ! Et pour un auteur consciencieux, il y a dix trafiquants.

Ajoutez à tout cela le fait que nulle part ailleurs que dans cette « élite » il y a autant de patriotes (tout le monde peut tromper, bien sûr, et on ne peut pas en vouloir à quelqu'un de se tromper. Mais enfin, la place LOGIQUE d'un patriote, nous savons tous qu'elle n'est pas ici, et vous conviendrez avec moi que tout va de travers chez ces gens-là.

Il est vrai qu'ils ne font rien comme les autres.

Ainsi, un Syndicat des Artistes de Variétés vient de se fonder. Vous pourriez croire que ce sont des artistes qui l'ont fondé. Jamais de la vie. Ce sont de petits journalistes. Drôle !

Mais connaissant le milieu, on est en droit de se demander quel intérêt peuvent bien avoir les fondateurs !

Oh, et puis zut ! Tout cela n'est pas sérieux !

Couchages... Jalousie... Eavie... Méchancelé... Absence d'idéal... ça suffit. Si la politique s'en mêle maintenant !

Alors, regardons, écoutons et jugeons sainement.

Nous reviendrons sur ces questions plus tard. Quand le soleil aura un peu séché la boue.

Spectacles à voir :

Cinéma : L'extravagant monsieur Deed et un autre film que vous avez failli ne pas voir parce que qu'interdit : Le Crime de Monsieur Lange ! Ce scandale vient seulement de cesser.

Théâtre : Antigone.

Music hall : Rien.

Le Libertaire reparaît...

Suite de la première page

Pour cela, il se montrera capable d'aborder tous les grands problèmes avec une parfaite lucidité.

La probité, constituant une des qualités essentielles du libertaire, l'organisation veillera, plus qu'elle ne le fit jamais, à la moralité de ses membres.

Des idées aussi élevées que celles qui motivent notre activité ne peuvent décemment être propagées que par des individus dont le comportement est conforme à l'idéal dont ils se réclament.

Aussi, à l'avenir, nos milieux n'étant plus ouverts à tout venant, nous saurons être plus sévères qu'autrefois dans le choix des concours dont nous devons nous entourer.

Pour nous acheminer plus vite vers la grande famille humaine qui ne connaîtra plus ni la contrainte ni l'hypocrisie, le mouvement libertaire saura préalablement réaliser dans son sein la vraie famille anarchiste.

Dans une ambiance fraternelle, grâce à la droiture et au dévouement de chacun, nous travaillerons tous, pour une même cause.

La plus belle et la plus juste qui soit.

En reprenant contact avec nos lecteurs, c'est là le fier espoir que nous sommes heureux de pouvoir formuler.

LE MOUVEMENT LIBERTAIRE.

Nationalisation et progrès social...

Comme on pouvait légitimement s'y attendre, chez une nation qui sort à peine d'une longue période de ténèbres et d'écrasement, on voit se manifester des velléités plus ou moins sérieuses de s'attaquer au problème social, qu'avec une légèreté combien coupable on a laissé sans solution dans la période qui a précédé la guerre, et singulièrement depuis 1936.

Pour qu'on ne nous prenne pas pour des rêveurs, hâtons-nous de dire qu'au *Libertaire*, depuis longtemps, on ne conservait plus guère d'illusions sur la capacité révolutionnaire du vieux socialisme et du syndicalisme officiel. Leur impuissance politique, leur usure, leur déchéance n'y ont-elles pas été vigoureusement dénoncées, bien des années avant la catastrophe. Le socialisme, au cours du demi-siècle qui va de son unité à la guerre de 1939, n'a su que tourner jusqu'à l'abrutissement dans le cercle médiocre de ses préoccupations électorales. De cette morne et harassante platitude, émergeaient les discussions fastidieuses et vides sur le parlementarisme, le municipalisme, la laïcité, les Droits de l'Homme et autres abstractions dépourvues de vie, sans oublier, au gré des misérables intérêts de politiciens de canton, les querelles relatives à la représentation proportionnelle et à l'arrondissement. Le plus subtil coupeur de cheveux en quatre eût bien de la peine à différencier le socialisme d'un parti réputé « bourgeois » comme le parti radical. Bref, si le socialisme a manifesté un semblant de vie dans les années qui ont précédé son unité, cette unité a bel et bien été son arrêt de mort idéologique. En réalité, la mort du socialisme se place en 1872, année où la coterie marxiste tua délibérément la Première Internationale en excluant Bakounine. Mais ceci est une autre histoire.

Plus grave apparaît à nos yeux l'abdication du syndicalisme. Pour les révolutionnaires fédéralistes que nous sommes, ça a été une grande et belle chose que le syndicalisme révolutionnaire. Toute notre jeunesse de militants a été harcelée par les souvenirs de cette période dramatique qui a vu la prétendue « pensée révolutionnaire » faire place à « l'action révolutionnaire », qui a assisté au triomphe de la virile morale de l'action directe sur les thèmes cauteleux et hypocrites de la morale et de la démocratie bourgeoises, qui a connu Pelloutier, Griffuelhes, Yvetot, d'autres encore. Je ne crois pas exagérer en disant que cette obsession n'a jamais cessé de peser et pèse encore, sur nous aujourd'hui, quoique le présent nous impose d'autres devoirs que de remâcher amèrement de mélancoliques souvenirs. Et ce n'est certes pas nous qui, pour expliquer la décadence du syndicalisme, allons nous contenter d'incriminer la trahison et l'embourgeoisement de tel ou tel militant. Dumoulin par exemple: ce serait minimiser outrageusement ce syndicalisme que nous avons vu si grand. Non, c'est la nation entière qui souffrait, et souffre encore, du mal bourgeois. C'est le paysan quittant les champs pour la ville et pressé de troquer la blouse contre le faux-col; c'est l'ouvrier se contentant, en 36, de revendiquer un second dimanche chaque semaine, un deuxième jour où singer l'oisiveté bourgeoise, quand la Révolution sociale était à faire. Ce sont les sales sophismes du socialisme idéologue, politicien et intellectuel. C'est tout cela qui explique les honteuses défaillances des quatre ou cinq dernières années, qui explique que des hommes ne savaient plus depuis longtemps faire la démarcation entre le bien et le mal, le vrai et le faux, l'antifascisme et le fascisme, se vendant Hitler après avoir parfois encensé Roosevelt ou Staline. Hé! qu'y avait-il donc de répréhensible là-dedans, et que pouvait bien signifier le grand mot de palinodie pour des cœurs usés par le scepticisme bourgeois et le bureaucratisme syndical?

Nous voulons, nous devons être justes. Ainsi, nous reconnaissons que, après la ruine, en 1940, de notre vieux Etat bourgeois et dans les combats de la Résistance, des hommes jeunes et ardents ont surgi qui, peu férus d'idéologie et de doctrine, paraissent disposés à sacrifier bien plus à l'action qu'aux jeux décevants de l'esprit. Il n'empêche qu'il nous a bien fallu assister au retour indésirable d'une foule de vieux politiciens et faiseurs de systèmes, lesquels, forts de leur rouerie et de leur connaissance des ficelles de la politique, essaient de se rétablir dans leur ancienne situa-

tion, n'oubliant pas, comme il fallait s'y attendre, de faire du syndicalisme le champ d'action de leurs douteuses expériences. On recommence, hélas! à parler de plans, et avant tout de la grande utopie du siècle: la Nationalisation des industries-clés.

Elle paraît avoir vu le jour une dizaine d'années avant la guerre, dans les bureaux de la C. G. T., ces bureaux où, à défaut de la volonté d'agir on tuait le temps en « pensant » et « repensant » le syndicalisme. Ce fut l'âge d'or des guérisseurs sociaux, et marchands d'orviétan; armés de leurs projets infaillibles, ils se ruèrent sur le mouvement syndical comme essaim de guêpes sur un fruit mûr. Au plus médiocre charlatan, les colonnes du *Peuple* étaient alors largement ouvertes, et MM. Lucien Laurat et Delaisi faisaient la pluie et le beau temps dans nos congrès. Dommage que ces personnages se soient imprudemment compromis dans la collaboration, ils construisaient de si belles et, surtout, de si « rationnelles » machines.

Aussi, comme on a perdu depuis longtemps toute originalité, on revient un siècle en arrière pour reprendre les thèmes archi-usés du socialisme quarante-huitard, et c'est à Fourier, Cabet ou Considérant que l'on confie la régénération de notre économie malade. D'où provient cette impuissance du socialisme?

La peur, la peur seule explique tout. Peur de la question sociale, que ni les crises économiques, ni les périodes intermittentes de prospérité, ni les guerres ne peuvent ajourner. Peur de la Révolution sociale qui doit abolir le salariat, plaie hideuse au flanc du monde moderne, peur de toucher à la propriété. Comme cela s'est passé après la Révolution de 89, lorsque Guizot, Thiers et V. Cousin tentèrent l'impossible synthèse entre l'ancien et le nouvel ordre des choses, entre la religion et la philosophie, entre la propriété et le prolétariat, on veut essayer de résoudre le problème social par des demi-mesures, un nouveau « juste-milieu ». On n'entend à aucun prix mécontenter la classe propriétaire capitaliste, mais il faut bien donner un semblant de satisfaction au prolétariat, éternel sacrifié, éternel revendicateur: les réveils du lion populaire sont toujours redoutables, et on tremble encore au souvenir de la grande frousse de 1936. Capitalistes n'ayant plus le courage de se battre pour leurs prébendes et prolétaires aveuglés et incapables de lutter pour leur libération, tournent alors leurs yeux apeurés vers l'Etat, arbitre paternel. Tous lui demandent d'arrêter la marche inexorable de l'histoire: les aiguilles arrêtées, finie la concurrence ruineuse au possédant, débarrassé de tout souci, le chef d'industrie vivra de ses rentes et, pour un os à ronger, le prolétaire renoncera à la revendication. L'Etat se chargera de tout et le monde fatigué connaîtra enfin la « tranquillité ».

C'est à quoi se résume la fameuse nationalisation: fixer les classes sociales et les situations dans une médiocrité acceptée par avance, et ainsi, faire l'économie d'une Révolution.

Nous nous élevons contre une telle supercherie. Et plus que jamais nous posons la question — l'éternelle question!

Y a-t-il libération lorsque des millions d'hommes voient leur existence continuellement à la merci des perturbations de l'économie, tantôt plongés dans l'opprobre du chômage et obligés de quémander pour vivre?

Y a-t-il libération lorsque le capital continue de porter intérêt et que dix millions de prolétaires peinent pour alimenter le luxe de l'oisiveté?

De toutes parts on veut étouffer le problème de la propriété et du salariat sous les utopies communistes et nationalisatrices. Nous refusons de nous joindre à cette coalition contre-révolutionnaire.

Lorsqu'en 1918, après l'invasion de la Roumanie, les dirigeants de ce pays virent l'armée passive, découragée et sans foi, ils parlèrent de démembrer la grande propriété et de donner la terre aux paysans. Ceux-ci alors dressèrent l'oreille à ces mots qui traduisaient leurs seules aspirations vraies. Ils continuèrent la lutte et, depuis, la Roumanie et la Transylvanie sont et resteront une société de paysans propriétaires et libres. Ni les changements de régime qu'a connus ce pays depuis 1919, ni même

La Solidarité Internationale Antifasciste (S. I. A.) possède un passé historique. Née en 1937 de la guerre en Espagne, elle hurla au monde le danger d'une politique du laisser-faire.

S. I. A., Section Française, mit toutes ses forces au Service de l'Espagne républicaine. Des camions de vivres, de vêtements, de médicaments, des ambulances passèrent la frontière. Des centres d'accueil pour les enfants, pour les blessés, pour les sans foyer, se multiplièrent en France. Hélas! à l'exode, S. I. A. fut débordée. Là, encore, indignée par l'attitude des gouvernants de l'époque vis-à-vis de ces héros vaincus, S. I. A. lutta de toutes ses forces pour que les antifascistes espagnols ne soient pas traités en intrus, mais en frères malheureux.

Le fascisme étendit son emprise sur l'Europe. Dans leur grande majorité, les militants de S. I. A. continuèrent la lutte entreprise. Comme tant d'autres, ils connurent la prison, les camps de concentration, la déportation, la torture, etc.

Fière de ce passé, S. I. A. renaît, S. I. A. reprend au grand jour la lutte qu'elle n'a jamais cessé de mener. Lutte implacable qui veut la « disparition totale de l'Oppression sous toutes ses formes ».

C'est au grand jour qu'elle offre son concours à tous les persécutés du fascisme.

S. I. A., Section Française, agit au-dessus des préjugés de partis et de frontières son étendard où flamboie le mot SOLIDARITE. Elle salue fraternellement ses sœurs de S. I. A., Sections d'Amérique qui, plus heureuses, n'ont pas cessé d'exister dans ces sombres années et espère que bientôt, dans le monde entier, grâce aux Sections multipliées de S. I. A., la voix de la raison, de l'intelligence et de la bonté, fera, pour toujours, la paix sur notre planète dans la liberté et dans la joie.

La tâche qui incombe aujourd'hui à S. I. A. est immense. L'Europe est pavée de ruines. La France a recouvré une partie de sa liberté grâce au concours de tous les antifascistes qui, sans tenir compte de leur nationalité, ont lutté pour chasser l'opresseur de notre pays.

ANTIFASCISTES FRANÇAIS ET ETRANGERS, vous qui avez été fidèles à votre idéal, vous qui avez subi le camp de concentration, la prison, la torture, vous qui êtes malades, vous qui êtes sans ressources, vous qui avez fait jusqu'à l'extrême limite de vos forces votre devoir, S. I. A. vous promet solennellement de faire le sien.

Antifascistes: Malades, infirmes, S. I. A. vous soignera, vous rééduquera.

Sans ressources, S. I. A. vous épaulera.

Etrangers, S. I. A. luttera pour vos droits.

Aux enfants orphelins, S. I. A. leur trouvera un foyer.

Aux familles des disparus, S. I. A. les reconfortera et les aidera.

Et ceci quel que soit votre parti, quelle que soit votre nationalité, antifascistes: S. I. A. vous promet de lutter pour la liberté contre TOUS LES OPPRESSEURS.

Hommes de bonne volonté, hommes de cœur: la Solidarité Internationale Antifasciste vous appelle pour réaliser ce magnifique et grandiose programme qui déjà est en marche.

Prière à tous les camarades qui ont déjà œuvré au sein de S. I. A. de se mettre en relation directe avec le Comité National de S. I. A., Bourse du Travail, Place Saint-Sernin, Toulouse (Haute Garonne).

la ligue d'Hitler et des grands propriétaires hongrois, ne pouvaient rien contre cette réalité.

Ce ne sont certes pas les bavardages pédantesques sur la nationalisation des industries-clés qui peuvent constituer la réalité révolutionnaire pour des hommes qui cherchent le sens des événements actuels. Seule une révolution profonde dans le régime de la propriété peut les satisfaire.

Si cette révolution ne se faisait pas, des millions d'hommes seraient morts pour rien.

A PARAITRE

Les Libertaires et le problème social

Les conjonctures sociales et économiques actuelles appellent plus que jamais des solutions nouvelles.

Toutes les organisations politiques, syndicales et autres, présentent des « programmes » nouveaux et font miroiter des améliorations sensibles des conditions de vie des classes défavorisées.

Ce n'est pas nous qui sommes surpris par les innovations (?) de ces « réformateurs ». Et nous savons que la population demeure elle-même souvent sceptique devant tant de belles promesses.

Mais le mouvement libertaire, quelle solution propose-t-il au marasme, de même qu'au problème posé par l'exploitation? Quelle organisation oppose-t-il à tous les systèmes qu'il combat avec tant de persévérance et critique avec tant de précision?

Très justes sont les objections des anarchistes, entend-on dire fréquemment; mais que proposent-ils en place de ce qu'ils veulent voir disparaître?

Combien de fois le militant est-il questionné sur ce que nous voulons, sur ce que seront nos vues sur l'organisation économique et sociale.

Jusqu'à présent, il a été de coutume de répondre à des questions semblables par des affirmations surtout philosophiques et non par des solutions pratiques des problèmes posés par la vie collective. Toute la littérature libertaire, si elle est riche en enseignement philosophique, n'est plus toujours assez près des réalités présentes.

Or, au moment où toutes les expériences sociales tentées ont fait faillite et alors que celles en cours sont vouées à l'échec, l'heure est venue de présenter la solution à laquelle l'humanité sera fatalement amenée à recourir parce que c'est la seule qui satisfait matériellement et moralement l'ensemble des individus tout en leur assurant la liberté. Cette solution, c'est le fédéralisme libertaire.

Cependant, si celui-ci est le credo social de tous les anarchistes et bien que des œuvres remarquables aient été écrites autrefois par nos meilleurs théoriciens, aucun ouvrage présentant la chose simplement, avec des données adaptées aux possibilités actuelles de production, n'était sorti.

Le chapitre qui en constitue l'avant-propos critique sévèrement la société actuelle. Le rôle néfaste du capitalisme et de l'Etat y est mis à nu sans ménagement. Toutes les formes étatiques y sont brièvement mentionnées et leur incapacité créatrice démontrée. (L'Etat « prolétarien » n'y est pas ménagé.)

Le deuxième y développe les principes économiques, sociaux et moraux qui doivent inspirer toute révolution digne de ce nom et exalte le fédéralisme libertaire.

Au troisième chapitre commence la construction d'un monde fédéraliste tel qu'il pourrait être réalisé aujourd'hui.

Il y est tout d'abord traité de la consommation, qui devient le guide de la production. Ensuite

vient la production avec ses coopératives (aujourd'hui « syndicats »). Elle est examinée dans les domaines industriel, agricole et artisanal.

Des organismes locaux, régionaux et interrégionaux assurent la coordination de tous les rouages de cette économie.

Au chapitre quatre, nous arrivons à la commune, qui sera la cellule de base de la société fédéraliste. C'est elle qui contrôlera les grands services publics alors que les coopératives de production les géreront.

Le chapitre cinq est consacré au problème de la défense de la révolution pour le cas où celle-ci ne serait pas encore universelle.

Le chapitre six, qui est la conclusion, s'intitule « Conditions de la transformation ». Il souligne que la violence révolutionnaire ne pourra être évitée du fait que les privilégiés ne voudront pas renoncer aux avantages que leur donne le régime actuel.

L'heure de la révolution n'ayant pas encore sonné, il y a lieu de combattre le système actuel par les méthodes pacifiques.

Toute la stérilité de la lutte sur le plan politique y est démontrée. Par contre la lutte dans le domaine économique, quand elle est intelligemment menée, doit donner des résultats.

Les avantages à obtenir pour les classes exploitées devront être de tous ordres: et non seulement matériels et temporaires comme les augmentations de salaires. Toute l'importance du facteur « éducation » y est soulignée.

(1) Cette plaquette, format 21-17, fait 64 pages. Son prix est de six francs. Passer toutes commandes au Mouvement Libertaire, 10, rue de Lancry, Paris (X); Compte chèques postaux: Laurant, 589-76, Paris.

Aux Camarades Libertaires Espagnols

Nous ne voulons pas que ce numéro du *LIBERTAIRE* paraisse sans vous apporter le salut particulièrement fraternel du mouvement libertaire français.

Merci, merci mille fois, luttant indomptables, des sacrifices que vous avez faits pour votre idéal, qui est aussi le nôtre.

Grâce à vous, l'idée libertaire s'est répandue dans le monde. Devant les revers, les malheurs, les souffrances, la calomnie, l'ignorance, vous êtes restés dignes, valeureux, superbes. Les camps de concentration, les prisons, les tortures, la misère n'ont pas diminué en vous la volonté de vaincre. Votre détresse vous a grandis.

La situation politique présente de l'Espagne va vous mettre, de nouveau, à la pointe du combat. Vous serez les initiateurs de la vraie Révolution sociale.

Courage, amis, nous sommes avec vous. Ensemble, nous réussirons.



Exécuté par une équipe d'ouvriers syndiqués.

BULLETIN D'ABONNEMENT

NOM

Prénom

Adresse

Je vous adresse par versement à votre compte chèque

(1) postal la somme de

pour un abonnement

au « LIBERTAIRE » de (un an (2)).

(six mois).

(1) Louis Haas, 10, rue de Lancry, Paris (X) compte chèque postal 3580-80-PARIS.

(2) Pour six mois (12 numéros), TRENTA SIX FRANCS pour un an, SOIXANTE SEPT FRANCS.